

L'enfance en Nouvelle-France Une rencontre des cultures

Denise Lemieux

Number 32, Winter 1993

Regards sur l'enfance

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/8318ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lemieux, D. (1993). L'enfance en Nouvelle-France : une rencontre des cultures. *Cap-aux-Diamants*, (32), 10–13.

L'enfance en Nouvelle-France

Une rencontre des cultures

L'éducation de l'enfant de la Nouvelle-France ressemble à celle du petit Français. Néanmoins, à mesure que le temps passe, les différences s'affirment. «Petit ange» ou «petit sauvage», à quoi renvoient ces expressions qui le désignent?

par Denise Lemieux

LONGTEMPS OUBLIÉS DE L'HISTOIRE, LES ENFANTS reprennent peu à peu la place qui leur revient. La Nouvelle-France bénéficie à leur sujet de la nouvelle histoire de l'enfance, ainsi que des

saient et grandissaient dans des maisons plutôt étroites, un contexte dont on ne connaît pas tous les détails quotidiens mais dont archéologues et historiens reconstituent plusieurs éléments. Malgré des conditions d'existence qui peuvent sembler difficiles, quand on tient compte du climat rigoureux, des guerres et des coupures de générations résultant des migrations, il semble bien que la survie des enfants pendant les années dangereuses de la petite enfance ait été un peu meilleure de ce côté-ci de l'Atlantique, un phénomène que certains relient au climat, à la faible densité de la population ou peut-être à l'alimentation. Les enfants mouraient tout de même en grand nombre; les jésuites nous affirment que les parents français, malgré leur peine, disent avoir mis un ange au ciel. L'expression langagière a survécu dans les populations québécoises, jusqu'au déclin tardif de la mortalité infantile, au début du xx^e siècle.

Pour découvrir la manière dont les enfants étaient accueillis, élevés, caressés et disciplinés dans la colonie, il faut examiner d'abord les modèles d'éducation propres à la France d'Ancien Régime et chercher quelques signes de la présence ou de l'abandon de ces usages.

La naissance et ses rituels

La naissance perd un peu de son mystère avec la mise au jour, par l'historienne Hélène Laforce, de véritables réseaux de sages-femmes dont les noms ont été conservés dans les archives paroissiales; elles ondoient les bébés trop fragiles quand il n'y a aucun homme dans la maison. Le rituel catholique prévoyait, en effet, un ordre hiérarchique des personnes habilitées à poser ce geste auprès d'un enfant menacé de mourir sans baptême. Pour remplacer le prêtre, un homme était désigné de préférence, d'où ces pères, grands-pères, ou autres membres de la parenté masculine, dont on apprend ainsi la présence au moment de la naissance. L'accouchement apparaît néanmoins comme une affaire de femmes; comme en France, malgré la distance, des mères



La naissance perd un peu de son mystère avec la mise au jour par l'historienne Hélène Laforce de véritables réseaux de sages-femmes dont les noms ont été conservés dans les archives paroissiales. («La Sage-Femme», gravure de Nicolas Bonnart, 1676. Bibliothèque nationale de France).

retombées de l'informatique sur la démographie. Celle-ci nous confirme ce que la tradition avait porté jusqu'à nous: la présence fourmillante de la gent enfantine dans une bonne partie des maisons. Environ sept enfants par famille nais-

se rendaient chez leurs filles, et parfois de futures accouchées séjournèrent chez leur mère dans ces circonstances. Le baptême inscrivait le nouveau-né dans un ensemble de relations sociales. Les parrainages laissent entrevoir des liens sociaux préalables, que vient consolider un tout petit enfant porté par un voisin, une voisine, sur les fonts baptismaux.

Une fois né, le «nouveau naiz» était emmaillotté étroitement, comme ces enfants au maillot de Georges de La Tour ou ces images de notre statuette religieuse. La pratique avait l'avantage de protéger du froid et d'immobiliser le petit qu'on n'avait pas le temps ou le désir de surveiller. On le couchait enfin dans un berceau, car depuis le Haut Moyen Âge, l'Église interdisait à la mère ou à la nourrice de coucher l'enfant auprès d'elle, de peur qu'il ne soit étouffé par mégarde. Un tel accident arrivé à un bébé de quatre mois est mentionné dans le *Journal des jésuites*. Le rituel du diocèse de Québec réitère ces préceptes, mais une directive de M^{sr} de Pontbriand en 1742 laisse deviner que les Canadiennes n'y obéissaient pas toujours, prétextant les rigueurs du climat. Sagard n'avait-il pas noté que les Amérindiens couchent leurs petits avec eux sans qu'il n'arrive d'accident. Ces comparaisons de la puériculture et de l'éducation à la française avec les usages amérindiens sont fréquentes dans les *Relations des jésuites*, une documentation exceptionnelle pour étudier l'enfance ancienne (Lemieux, 1985).

Le doigt, à défaut de biberon...

En France, le «petit poupon à la mamelle» est nourri au sein, mais très vite on lui donnait de la bouillie en complément, un aliment fait de farine et de lait ou de miettes de pain détrempées dans l'eau. À défaut de biberon, le doigt sert à nourrir l'enfant, geste qui sera critiqué par les hygiénistes des siècles suivants. Aussi, les Françaises de la Nouvelle-France habituées à ces gestes intimes, admirent les Amérindiennes qui donnent de bouche à bouche les remèdes aux enfants. Des médecins observeront des usages similaires chez des paysans canadiens au siècle suivant, époque où l'on commence à introduire l'hygiène dans la puériculture. L'allaitement des nouveau-nés était une occupation maternelle peu valorisée dans la France d'Ancien Régime et il était d'usage parmi les riches et chez des artisans que leur travail éloignait du berceau, d'envoyer leur bébé en nourrice à la campagne. Cette pratique a été transposée dans la colonie mais elle semble y avoir existé sur une moindre échelle. Danielle Gauvreau a calculé qu'elle ne concernait que 4% des enfants au XVII^e siècle et 15% au siècle suivant. Dans l'ensemble, les enfants étaient allaités pendant 14 mois. La mise en nourrice et ses risques, confirmés par les



RELATION

DE CE QVI S'EST
PASSE' EN LA MISSION
DES PERES DE LA COMPAGNIE
de IESVS, aux Hurons, pais de
la Nouvelle France, depuis l'Esté
de l'année 1649. iusqu'à l'Esté de
l'année 1650.

AU R. P. CLAVDE DE LINGENDES,
Prouvincial de la Compagnie de IESVS
en la Prouince de France.

MON R. PERE,
M PAX CHRISTI.

Ce n'est plus du pais des Hurons, que j'adresse à vostre Reuerence la Relation de ce qui s'y est passé. Cette pauvre Eglise naissante

A

Les Relations des jésuites, des lettres destinées à capter l'intérêt d'un auditoire européen susceptible de soutenir les missions, présentent les faits et gestes des Amérindiens en les comparant aux us et coutumes des Français. (Archives de l'auteur).



Les missionnaires jésuites s'étonnent de l'affection extrême manifestée à leurs enfants par les Amérindiens, lesquels refusent de s'en séparer et de les battre, et les pleurent après la mort. Ils finiront par reconnaître que d'autres moyens d'éducation existent que le dressage et la mise à l'épreuve. («Sauvagesse Iroquoise», Jacques Grasset de Saint-Sauveur, illustrateur; J. Laroque, graveur; fin XVIII^e siècle. Collection Yves Beauregard).

décès de nombreux nourrissons, nous paraît aujourd'hui coutume bien étrange. Peu importe notre regard actuel sur cette institution, il faut la situer parmi d'autres pratiques du XVII^e siècle favorisant la séparation entre les parents et les enfants.



L'allaitement des nouveau-nés était une occupation peu valorisée dans la France d'Ancien Régime et il était d'usage parmi les riches et chez les artisans que leur travail éloignait du berceau, d'envoyer leur bébé en nourrice à la campagne. («La privation sensible», gravure d'après Greuze, 1780. Bibliothèque nationale de France).

Sous un régime patriarcal

La mise en apprentissage des enfants suscitait des départs précoces de la famille mais elle était régie sous le mode patriarcal; le maître de maison où vivait l'apprenti, ainsi que son épouse, devaient traiter l'apprenti comme leur enfant, le protéger et le corriger. Les récits de vocation religieuse contenus dans les *Relations* idéalisent la coupure des liens affectifs, dits «naturels», d'avec la famille au profit des liens «sumaturels». Le comportement de Marie de l'Incarnation abandonnant son jeune fils pour entrer au couvent s'inscrit dans la culture d'une époque caractérisée par l'enfance courte et par le recours habituel aux substituts parentaux. On en trouve aussi plusieurs exemples dans la correspondance de

madame Bégon, qui assume l'éducation de sa nièce après que ses parents soient retournés en France, celle de sa petite-fille et de son petit-fils, en l'absence du père des enfants dont la mère est morte. Au sujet de son propre fils, elle se défend de manifester ses larmes lorsqu'il s'embarque pour faire carrière dans la marine. C'est pour ne pas s'en éloigner complètement qu'elle n'hésite pas à franchir l'océan, accompagnée d'un père très âgé et de sa petite-fille avec lesquels elle s'installe à La Rochelle. À côté de signes de tendresse envers les enfants, exprimés à chaque page de ses lettres, il faut juxtaposer cette protection des enfants que l'on cherche à obtenir par procuration auprès des apparentés et de connaissances susceptibles d'aider ou de surveiller sa progéniture. À ces protecteurs, on enjoint de châtier les indisciplinés.

Passer du dressage à l'éducation

Séparation des enfants, châtiments corporels, protection, caresses, on pourrait évoquer d'autres traits de l'éducation patriarcale dans la société d'Ancien Régime pour décrire comment on y élevait les enfants «dans la crainte de Dieu» et de la hiérarchie. Le premier, Philippe Ariès en a tracé un riche portrait, à partir des traités de civilités, des costumes et des observations minutieuses du médecin du jeune Louis XVIII. Grandissant dans la proximité des adultes, le jeune roi n'échappait pas à la férule.

Les *Relations des jésuites*, lettres destinées à capter l'intérêt d'un auditoire européen susceptible de soutenir les missions, présentent les faits et gestes des Amérindiens en les comparant aux us et coutumes des Français. La comparaison n'est pas gratuite, puisqu'on y raconte aussi les visées acculturatrices de l'action missionnaire, ses échecs et ses succès auprès des convertis, incluant le baptême des petits enfants. Par delà les différences de coutumes, les auteurs des *Relations* commentent les sentiments et les attitudes envers les enfants dans les deux cultures. S'ils s'étonnent de l'affection extrême manifestée à leurs enfants par les Amérindiens, qui refusent de s'en séparer et de les battre, qui les pleurent après la mort, ils finiront par reconnaître que d'autres moyens d'éducation existent que le dressage et la mise à l'épreuve. Ils révèlent également, en deçà de leur rigorisme, l'existence de sentiments «naturels» chez les Français, une notion où se manifestent les sentiments d'affection.

À travers leur obsession du baptême conféré aux «petits innocents» en danger de mort, ils expriment plusieurs variantes d'un culte à la sainte enfance au centre de leur vision religieuse. Le culte de la sainte enfance populaire dans les missions servira de point de rencontre entre les deux cultures. Certes, plusieurs textes nous révè-

lent comment la punition corporelle dans la société d'Ancien Régime était enseignée par ceux-là mêmes qui, pourtant, valorisaient l'enfance et l'éducation. Car les missionnaires qui préconisent ces comportements savent aussi saisir et apprécier ce qui relève du «naturel», une notion qui côtoie les significations de spontanéité et d'affection.

Un siècle plus tard, le jésuite Lafitau compare à son tour les méthodes éducatives des mères amérindiennes et françaises et leurs façons respectives d'exprimer la tendresse. Devant le rejet de la punition des premières, il conclut que l'on peut obtenir tout autant par la douceur que par la force. Dans l'adoucissement du XVIII^e siècle européen envers les enfants, serait-il plausible que l'observation des moeurs amérindiennes, décrites par les jésuites au siècle précédent, ait contribué à faire découvrir l'enfance comme une valeur moderne?

L'arrivée des «petits sauvages»: le réel et l'imaginaire

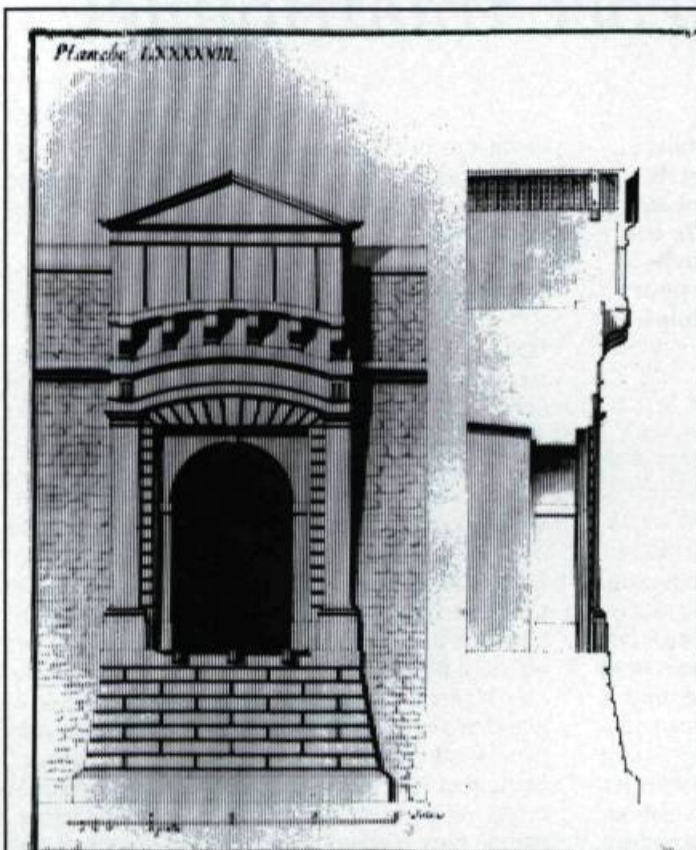
Telle est, du moins, la conclusion des voyageurs du XVIII^e siècle en ce qui concerne la liberté des enfants canadiens, que d'aucuns qualifient de «petits sauvages». Sans doute le nouveau type de société, une famille coloniale plus forte, qui



garde ses enfants plus longtemps auprès d'elle, le nombre même de ces enfants, favorisent-ils, selon Peter Moogk, des modèles familiaux de relations entre adultes et enfants qui étonnent les Européens. L'imaginaire en garde peut-être quelques traces dans les récits de naissance parlant d'enfants «apportés par les sauvages». ♦

Une fois né, le bébé était emmailloté étroitement. La pratique avait l'avantage de protéger du froid et d'immobiliser le petit qu'on n'avait pas le temps ou le désir de surveiller. («Les relevailles», gravure d'Abraham Bosse, XVII^e siècle. Bibliothèque nationale de France).

Denise Lemieux est chercheuse à l'Institut québécois de recherche sur la culture à Québec.



Archives nationales du Canada, Divisions des manuscrits, Collection Gaspard Chaussegros de Léry

CCA

Centre Canadien d'Architecture/Canadian Centre for Architecture
Musée et centre d'étude voué à l'architecture et son histoire

Montréal, ville fortifiée au XVIII^e siècle

Du 9 septembre 1992 au 17 janvier 1993 dans les grandes salles

Pour commémorer le 350^e anniversaire de la fondation de Montréal, le CCA présente une exposition sur l'évolution de la ville au XVIII^e siècle, alors qu'elle était une ville fortifiée. Cet événement est une occasion unique de se renseigner sur l'essor de la ville commerciale et militaire à l'origine de la métropole actuelle.

L'exposition a été réalisée avec la collaboration des Archives nationales du Québec, avec l'assistance du Service canadien des parcs d'Environnement Canada.

L'exposition est commanditée par le Groupe SNC inc. et Power Corporation du Canada. L'équipement informatique dans le cadre de cette exposition a été fourni par Silicon Graphics Canada.

L'exposition fait partie de la programmation officielle des Célébrations du 350^e anniversaire de Montréal.

Les salles d'exposition et la Librairie du CCA

sont ouvertes aux heures suivantes:

mercredi et vendredi, 11 h à 18 h; jeudi, 11 h à 20 h;

samedi et dimanche, 11 h à 17 h

Pour plus de renseignements sur les expositions du CCA
veuillez composer le (514) 939-7026



1920, rue Baile, Montréal, Québec, H3H 2S6

Stations de métro Guy-Concordia et Atwater. Stationnement disponible.